

Arthur Symons

Les Iles d'Aran

traduit de l'anglais par Michèle Duclos

Si la poésie d'Arthur Symons (1865-1945) nous apparaît aujourd'hui datée par sa forme très régulière, rimée, et sa thématique fin-de-siècle de la ville aux lumières artificielles et aux femmes peintes, sa critique littéraire et artistique, tournée vers la France contemporaine (de Rodin à Toulouse-Lautrec, de Sarah Bernhardt à Yvette Guilbert, avec un ouvrage majeur consacré aux Symbolistes français), reste très proche de nous par sa finesse d'analyse et le charme d'un style où rien ne blesse ni ne boîtie, pour reprendre l'expression d'un poète, Verlaine, qu'il aimait et admirait entre tous. Il en va de même de ses récits de voyage qui l'ont mené surtout en Espagne et en Italie et qui, à l'instar de ses « études dans les sept arts », parurent entre 1890 et 1908 dans de prestigieuses revues anglaises et américaines avant d'être repris en volumes.

Véritable « nomadisme intellectuel » avant la lettre, pour reprendre l'expression de Kenneth White, le voyage pour Arthur Symons est appel mais aussi ascèse, ouverture sur des paysages, des cultures et des mentalités autres ; ils influent à l'égal de ses lectures sur l'orientation quasi mystique que prendront à l'ultime fin du siècle sa poésie et son approche du Symbolisme français tel qu'il le révèle en 1899 dans son livre magistral *The Symbolist Movement in Literature*.

Avant même qu'un séjour en divers lieux d'Espagne en 1898 n'éveille sa sympathie pour une culture qui avait su concilier mysticisme et sensualité, le court voyage aux Iles d'Aran présenté ici, entrepris en août 1896 en la compagnie de Yeats (qui au cours des mois écoulés avait partagé son appartement au cœur de Londres et à qui allait être dédié *The Symbolist Movement in Literature*) amène Symons à appréhender le mystère essentiel qui entoure la condition humaine, à l'image de cette population « primitive » habituée à composer avec la puissance souvent hostile des éléments, et pourtant solidement, sereinement ancrée dans le quotidien des jours. Dans son style simple, précis, enjoué, Arthur Symons nous rend visible la topographie minérale des îles et se montre fasciné par les travaux d'art, les forts dont l'édification remonte à la préhistoire. D'une communauté encore épargnée par la civilisation matérialiste et le tourisme de masse il rend les costumes, les coutumes, le tempérament, et la croyance indéfectible en l'intervention quotidienne du monde invisible dans les affaires humaines. Les îliens sont des conteurs nés et l'un d'eux narre l'histoire récente d'un jeune parricide que la communauté de l'île a aidé à fuir vers l'Amérique – un fait divers dont Synge, quelques années plus tard, allait tirer l'intrigue de son *Baladin du Monde Occidental*.

Quelques semaines à peine après avoir accompagné Symons aux îles d'Aran, Yeats, à l'automne 1896, faisait à Paris la connaissance de Synge qui rentrait d'un long vagabondage en Italie, et, rapporte-t-il dans son *Autobiographie*¹ lui conseillait de se rendre dans ces Iles pour s'initier aux coutumes et à la langue – le gaélique – des habitants. Ce que Synge fit dès 1898, pour plusieurs visites prolongées dont il nous a laissé, outre un théâtre inspiré par des histoires ou des légendes ouïes dans la plus grande des trois îles, Inishmore, un récit de ses séjours et de ses relations avec les habitants, intitulé dans sa version française *Voyage aux Iles d'Aran*². Dans ce texte, plus long et plus documenté sociologiquement que celui de Symons (Synge insiste sur la dureté de la vie et sur les difficultés économiques auxquelles les îliens doivent faire face), nombre de descriptions et de légendes rapportées par l'auteur du *Playboy of the Western World* font écho à celles que l'on découvre dans le récit qui suit.

1. W. B. Yeats, *Le Frémissement du Voile*, tr. Pierre Leyris, Mercure de France, 1970, pp. 244-246.

2. J. M. Synge, *Iles d'Aran*, éd. Maritimes et d'Outremer, 1980, tr. Hubert Conte.

Pendant deux heures et demie le bateau de pêche avait couru devant le vent, par bonds élançés, à la manière d'un lévrier ; quand, ayant pris pied sur le rivage, à Ballyvaughan, je me trouvai dans le petit hôtel coquet à attendre le thé dans la pièce au vieux piano, avec l'album de vers manuscrits et les nombreuses photographies de la jeune fille qui les avait écrits, d'abord debout tenant un violon et puis, dans la robe blanche des Dominicaines après qu'elle eut prononcé les vœux, il me sembla que je sortais d'un rêve étrange quasi magique, presque réel dans lequel j'avais évolué de l'autre côté de cette mer grise et troublée, sur ces îles de l'Atlantique grises et paisibles. Et tout le long de la soirée, alors que pendant des heures la voiture longeait la côte du Comté de Clare et s'enfonçait dans celui du Galway, sous un soleil couchant feu et or et l'écume blanche, jusqu'à ce que nous atteignions les tours crénelées du château de Tillyra, j'eus la même sensation étrange d'avoir rêvé ; je ne pouvais me rappeler que vaguement le rêve dans lequel j'étais pourtant toujours plongé. Il m'a semblé que nous avions longé le beau flanc des montagnes grises, une abbaye en ruine, beaucoup de ruines de châteaux ; nous avons parlé de Parnell, de l'aristocratie du comté, de mysticisme, de l'analogie entre la vieille distinction biblique du corps, de l'âme et de l'esprit, et les réalités symboliques de la lampe, la mèche et la flamme ; et tout ce temps-là j'étais absorbé par le souvenir vague et persistant de ces îles disparues, qui flottaient quelque part dans les profondeurs de ma conscience. Quand je m'éveillai le matin suivant, le rêve avait pris une forme précise, je me rappelais chaque détail de ces trois dernières journées, pendant lesquelles j'avais été si loin de la civilisation et plus loin encore du monde que jamais auparavant.

En ce matin du mercredi 5 août 1896, un groupe de quatre personnes, dont j'étais le seul à ne pas être irlandais, montait, à Cashla Bay sur la côte du Galway, dans le hooker de Tom Joyce qui mit à la voile pour la plus grande des trois îles d'Aran, nommée Inishmore, c'est-à-dire Grande Ile. Le hooker, un bateau de pêche de dix-sept tonneaux à demi-ponté et équipé en cotre, était venu nous chercher depuis Aran, et nous partîmes avec une brise légère, qui tout de suite tomba et nous laissa presque encalminés sous un soleil brûlant pendant près d'une heure, où nous fûmes dépassés par un papillon qui se dirigeait droit sur le large. La traversée dura presque quatre heures, ce qui nous laissa le temps de lire tout ce qui pouvait nous servir de *Grania*, le roman de Miss Emily Lawless censé être un classique sur ces îles, d'étudier nos cartes et d'attraper un maquereau. Mais je fus surtout intéressé par l'extrait suivant de l'ouvrage de Roderic O'Flaherty, *Choregraphical description of West or I-Har Connaught* qui, dans sa prose minutieuse et pittoresque du dix-septième siècle, m'apprit davantage sur ce que j'allais voir que tout ce que je lus alors ou par la suite au sujet de ces îles.

« Le sol, nous dit-il, est presque entièrement pavé, si bien qu'en certains endroits on ne voit rien d'autre que de vastes pierres avec entre elles de larges ouvertures où le bétail se casse les pattes. Guère d'autres pierres que des calcaires et du marbre utilisés comme pierres tombales, manteaux de cheminées et calvaires. Au milieu de ces pierres il y a de la pâture délicate, si bien que bœuf, veau, mouton sont meilleurs et plus précoces en saison qu'ailleurs ; et depuis peu il y a abondance de fromage, et de fumier pour les champs, et le blé est le même qu'en bordure de mer. Il y a des endroits où la charrue peut passer. Sur le rivage poussent de la salicorne à profusion, des panicauts et du crambe. On trouve des craves de Cornouaille à bec et pattes rouges. On

trouve des nids de faucons, et des oiseaux qui ne volent jamais qu'au-dessus de l'océan et qu'il est par conséquent coutume de manger les jours de jeûne ; pour les capturer, les gens descendent, encordés, dans les grottes des falaises, la nuit, et à la lumière d'une chandelle les tuent en abondance. On trouve plusieurs puits et étangs ; cependant, par temps de sécheresse extraordinaire, les gens mènent leur bétail hors des îles, et le blé manque. Ils n'ont pour combustible que la bouse de vache séchée au soleil, sauf à amener de la tourbe du Continent occidental. Ils ont des *Cloghans*, sortes de bâtisses en pierres posées l'une sur l'autre jusqu'à un toit sans aucune sorte de mortier pour les cimenter, et certaines de ces cabanes contiennent jusqu'à quarante hommes au plancher ; si anciennes que nul ne sait quand aucune d'elles a été faite. La rareté du bois et de la pierre utilisables sans doute possible est à l'origine de leur invention. »

À la lecture de tels textes, et de ce que saint Albeus¹, évêque d'Imly, avait dit : « Grande est cette île, et île de saints ; car nul homme ne sait combien de saints sont enterrés là, que Dieu seul » ; et d'un vieux dicton : « Athnry fut, Galway est, Aran sera le meilleur des trois », nous commençâmes, après un temps, à nous impatienter du délai. Une bonne brise arriva enfin, et debout à la proue, appuyé au mât, j'éprouvais la seule sensation de mouvement tout à fait parfaitement satisfaisante : courir dans une eau régulière devant une voile rigide, sur laquelle les garcettes de ris battent dans une cadence de neuf notes qui est celle du chœur des marins dans *Tristan et Yseult*, qui toujours résonne à mes oreilles quand je suis en mer, car elles ont en elles toute la jubilation de toute vie qui se meut sur les eaux.

J'ose espérer que le papillon avait touché terre avant nous ; seuls quelques oiseaux de mer vinrent nous accueillir à notre approche d'Inishmore la Grande Ile, longue de neuf miles et large d'un mile et demi. Je contemplai la longue ligne qui se précisait à chaque instant ; d'abord, un contour gris, plat en bordure de la mer, s'élevant au-delà en gradins de collines rocheuses irrégulières ; puis, sur ce contour gris, des maisons blanches commencèrent à se détacher, la ligne nette de la jetée tranchant dans la courbe du port ; et puis enfin, la silhouette d'hommes et de femmes qui se déplaçaient sur la terre. Rien n'est plus mystérieux, plus inquiétant, que le premier aperçu d'une île, et tout ce que j'avais entendu dire de ces îles, de leur paix au cœur de la tempête, ne manquait pas d'être mystérieux et inquiétant. Je savais qu'elles referment les plus vieilles ruines et qu'au présent la vie y était la plus primitive de toutes les régions d'Irlande ; je savais qu'elles étaient rarement visitées par le touriste, et presque jamais par d'autres que le touriste local ; qu'elles étaient d'accès difficile, parfois plus difficiles à quitter, car les incertitudes du climat dans cette région incertaine de l'Atlantique sont connues pour y avoir retenu quelques-uns des rares visiteurs pendant des jours, voire des semaines. Ici on était absolument à la merci des éléments, qui peuvent à tout moment devenir inamicaux, et que l'on semble n'avoir saisi que dans une pause de leur éternelle inimitié. Il nous semblait aussi que nous nous aventurions parmi un peuple inconnu qui, bien que parlant notre langue était plus éloigné de nous, plus étranger que des gens parlant une langue inconnue et vivant au-delà d'autres mers.

1. Ailbhe (pron. Albe), dont le nom fut latinisé en Albeus, fut le premier évêque d'Irlande, et occupa le siège épiscopal de Amly, plus ancien que celui d'Armagh, créé au IV^e siècle par le Vatican ; il aurait baptisé David, patron saint du Pays de Galles. Son nom gaélique vient de Ail (rocher) et Beo (vivre) et signifie « rocher vivant ». Selon la légende il aurait été abandonné enfant sous une pierre et nourri par une louve, et tenait dialogue constant avec les anges (Patrick Montague, *The Saints and Martyrs of Ireland*, éd. Colin Smythe, 1981).

Alors que nous remontions la jetée en direction des trois chaumières blanchies à la chaux qui composent l'Hôtel Atlantique, où nous devions séjourner, un être étrange bondit vers nous, avec une adresse et une vivacité de bête sauvage ; hagard, nu-pieds, les yeux chassieux, il tendit la main en s'écriant d'une voix aiguë et forte, sur un ton plus autoritaire qu'implorant : « Donnez-moi un penny, Monsieur ! Donnez-moi un penny, Monsieur ! » Nous déposâmes quelque chose dans son chapeau, et il repartit par les rochers, avec de grands rires, répétant quelques-unes des paroles qu'il nous avait entendu prononcer. Nous dépassâmes quelques pêcheurs et des enfants pieds nus, qui nous dévisagèrent avec curiosité mais sans bouger, et nous fûmes accueillis à la porte de la chaumière par une grosse petite vieille au corps et au visage ronds, portant une coiffe blanche nouée sur les oreilles. L'Hôtel Atlantique est un hôtel des plus primitifs ; il avait été occupé la dernière fois par des prêtres venus de la Grande Terre¹ venus passer leurs vacances avec leurs bicyclettes, et précédemment par un philologue allemand qui apprenait l'irlandais. La cuisine, qui est aussi la chambre à coucher de la vieille propriétaire, présentait par la porte ouverte un mélange de casseroles et de jupons alors que nous prenions le petit escalier qui se divise bizarrement de chaque côté après les cinq ou six premières marches, et mène à droite à une salle à manger où la table s'étale sur un nombre de pieds insuffisant et les chaises partent à la renverse quand vous vous appuyez sur le dossier. Il m'est arrivé de dormir plus luxueusement, mais non plus profondément, que dans la petite chambre à l'odeur de moisi de l'autre côté de l'escalier, avec son lit fait à demi, son plancher nu non balayé, sa fenêtre minuscule dont seule s'ouvrait la partie inférieure qui, ouverte, devait être soutenue de l'extérieur par un loquet de bois. S'endormir dans cette petite chambre inconfortable était en soi délicieux ; car l'eau étoilée au-dehors, que l'on apercevait par la fente étroite de la fenêtre, semblait couler doucement autour de soi en vagues de sommeil délicat.

Après avoir pris un repas hâtif, nous être un peu habitués à notre hôtel, et avoir commencé à nous orienter à l'extrémité basse du village de Kilonan qui fait l'ascension de la colline au nord-ouest de chaque côté de la route principale, nous partîmes dans la direction opposée, trouvant en chemin beaucoup de guides dont le nombre ne fit qu'augmenter en traversant le village plus petit de Kileaney en direction de la colline au sud-est, où se trouvent un puits sacré et les ruines de plusieurs églises, parmi lesquelles l'église de saint Enda, saint-patron de l'île. Au début il nous fut possible de marcher sur une route très convenable, puis nous nous engageâmes sur une petite langue de sable gris, empilé en monticules comme des congères et de là, prenant à l'intérieur des terres, nous revînmes à la route, qui se fit plus pierreuse comme nous approchions du village. Notre principal guide, un homme d'un certain âge avec de longues boucles épaisses de cheveux blonds comme lin et une barbe de marin taillée en pointe, s'exprimait en assez bon anglais, avec un fort accent, et il nous parla de la pauvreté des gens, des lourds fermages qu'ils devaient payer pour un sol sur lequel ne pousse aucune herbe et de la difficulté de gagner sa vie par la pêche, et leurs maigres champs, et le bétail qu'ils emmènent par bateau aux foires à Galway, jetant les bêtes par-dessus bord à l'approche de la terre pour les laisser nager jusqu'au rivage. Il était vêtu, comme le sont presque tous les paysans d'Aran, de vêtements tissés et faits sur l'île – des lainages amples et grossiers, de couleur bise, grise ou bleu terne parfois charmante ; il avait une chemise de flanelle,

1. En français dans le texte.

une espèce de gilet avec des manches, des pantalons amples sans forme portés sans bretelles, un vieux chapeau décoloré à large bord sur la tête, et aux pieds les habituels *pampooties*, pantoufles de peau non tannée simplement assemblée et cousue, avec une extrémité pointue, et un cordon autour de la cheville. Le village où nous étions arrivés était un amas de cabanes blanchies à la chaux, un peu mieux construites que celles que j'avais vues au Galway, le chaume brun maintenu par des cordes qui traversent le toit en diagonale, attachées à des pieux de bois enfoncés dans le mur pour protéger du vent qui souffle en tempête de l'Atlantique. Elles avaient les deux portes habituelles qui se font face à l'avant et à l'arrière, la plus ventée restant fermée par gros temps, et ces portes étaient divisées en deux par le guichet habituel. À notre passage une tête sombre apparaissait dans la moitié haute de la porte, et une lueur rouge terne s'élevait dans l'ombre. Les femmes d'Aran s'habillent presque toutes en rouge, d'un jupon tissé très grossièrement, le châle croisé ou le corsage étant d'une texture de laine plus fine. Celles que nous croisâmes sur les routes portaient sur la tête des châles plus épais, et parfois elles s'en enveloppaient plus étroitement, comme les femmes d'Orient dissimulent leur visage derrière leurs voiles. Lorsqu'elles venaient sur le pas de la porte pour nous voir passer, je remarquais dans leurs manières un certain mélange de curiosité et de timidité, un intérêt qui restait toujours discret. Des hommes arrivèrent et nous suivirent tranquillement alors que nous nous faufilions entre les cabanes ; et les enfants, garçons et filles, en bandes variables de vingt à trente, couraient sur nos talons, s'arrêtant quand nous nous arrêtions, et nous dévisageant avec un étonnement calme. Ils étaient très curieux, mais à la différence des habitants de villages anglais isolés, parfaitement polis, sans ressentiment pour notre présence parmi eux, ni raillerie pour tout ce qui nous rendait différents d'eux.

Les îliens d'Aran (ils sont environ 3 000 en tout) tels que je les vis pour la première fois et les ai vus pendant les quelques jours de ma visite, me sont apparus comme un peuple simple, autarcique, solidement primitif, à qui l'expression de Browning « gentils îliens » pouvait s'appliquer. Ils peuvent se montrer féroces à l'occasion ; je me rappelais comment ils avaient refusé de payer la taxe du comté et s'étaient rassemblés au rivage avec des bâtons et des pierres lorsque le percepteur était venu d'au-delà de l'eau pour percevoir par la force les impôts dus, et lui avaient refusé même de débarquer. Mais la plupart avaient un visage doux, du type irlandais allongé, souvent des traits réguliers, mais avec une bouche molle et tombante et des dents jaunes. La plupart avaient les yeux bleus, et les hommes, plus souvent que les femmes, les cheveux blonds. Ils se tenaient bien droits, et se déplaçaient avec agilité, d'un pas particulier dû aux chemins rocheux qu'ils doivent emprunter. Peu d'entre eux avaient de grands pieds ou de grandes mains et tous, sans exception, étaient maigres comme le sont invariablement les paysans irlandais. Les femmes aussi, pour la plupart, étaient maigres, avec le même long visage souvent régulier, des sourcils rectilignes, et un regard ferme, qui ne changeait pas souvent d'expression ; elles se tiennent bien droites, un peu comme les hommes, auxquels elles ressemblent par la silhouette. À les voir, immobiles à leur porte, ou avançant d'un pas lent et assuré sur les routes, avec un regard qui ignorait l'étonnement et la fièvre des sens, animaux placides sur lesquels l'émotion n'a jamais eu de prise passionnée, il me semblait voir toute la satisfaction pathétique de ces vies étroites dans lesquelles les jours se suivent comme les vagues qui viennent battre sur le rivage. Je remarquai une fillette de douze ou treize ans qui avait quelque chose de la passion de la beauté, et quelques visages timides et imposants, les cheveux lisses tirés en arrière à partir de la raie

médiane, qui apparaissaient soudain derrière des portes ou par-dessus des murs ; presque toutes, même les très vieilles femmes, avaient de la noblesse dans les gestes et l'attitude, mais dans l'expression personnelle des visages il y avait chez la plupart une certaine quiétude qui semblait refléter le gris des taillis, le gris austère de cette terre de pierre infinie et de mer infinie.

Quand nous eûmes traversé le village et commencé la montée de la colline, nous étions toujours suivis, et nous fûmes suivis tout le reste du chemin, par une quinzaine de jeunes, tous, à l'exception d'un seul, pieds nus et deux, bien que des garçons, portant des jupons, comme ce n'est pas rare chez les petits paysans, par mesure d'économie, tant qu'ils sont encore assez jeunes pour ne pas en souffrir. Notre guide, l'homme mûr aux boucles de lin, nous mena d'abord au fort édifié par les soldats de Cromwell qui, venus pour mater les rebelles catholiques, finirent par se faire catholiques, se marier et s'établir dans la population native ; puis à Teglach Enda, une église en ruine de maçonnerie très primitive, faite de vastes blocs assemblés avec un minimum de ciment – l'église de saint Enda, venu à Aran environ en l'an 480, et dont cinquante-huit ans plus tard les ossements furent déposés dans le cimetière qui devait renfermer les tombes de pas moins de cent vingt saints. Prenant à l'intérieur des terres la direction de Teampull Benen, où se trouvent les restes d'un oratoire primitif, entouré de cloghans ou constructions de pierres entassées qui, des siècles plus tôt, avaient été des cellules de moines, nous tombâmes sur un vaste « trou du diable », un grand trou dans la terre descendant par des gradins de roche dans la mer, qui par gros temps précipite de l'écume jusqu'en haut de ses soixante pieds, me rappelant les cavernes sonores sur la côte de la Cornouaille. Ici la route, comme sur presque toute l'île, traversait des champs de pierre entourés de murs de pierre. L'herbe, ou toute espèce de sol, n'apparaissait qu'à de rares intervalles entre des étendues de roche grise brisée et irrégulière, larges dalles plates, galets de toutes tailles et formes, pierres innombrables enfoncées dans le sol ou éparées à la surface, rondes, pointues, rugueuses et polies ; un gris infini découpé en carrés par des murs de pierres entassées avec soin, que nous escaladions à nos risques et périls, car les pierres n'étaient maintenues en place que par l'accident plus ou moins habile de leur ajustement, et se retournaient sous nos pieds quand nous les escaladions. Ici et là un petit espace de pâture avait été débroussaillé, un peu de sol artificiel déposé, et une vache broutait l'herbe courte. Des fougères, ici et là des capillaires, poussaient dans les fissures entre les rocs ; je vis des mauves, de l'orpin, des anémones, beaucoup d'orties, du lierre et quelques buissons. Dans cette partie de l'île il n'y avait pas d'arbres, que l'on trouve surtout du côté nord-ouest, groupés en quelques bosquets entourant quelques-unes des maisons plus cossues, et presque uniquement des aulnes et des saules. En arrivant au bord en à-pic de l'océan Atlantique, avec la conscience qu'il n'y avait rien que l'Atlantique entre ce dernier vestige fragmenté de l'Europe et le lointain continent américain, c'est sans surprise aucune que nous apprîmes de la bouche du vieil homme qui nous guidait que, pas plus tard que deux ans auparavant, une vieille femme du lieu avait aperçu, quelque part de ce côté-ci de l'horizon, l'île bénie de Tir-nan-Og, l'île de la jeunesse immortelle, qui pour les paysans irlandais se trouve quelque part dans cette région mystérieuse de la mer.

Nous nous attardâmes quelque temps sur les falaises, nous penchant pour plonger notre regard dans le miroir magique qui y étincelait comme un cristal, avec toute la douce profondeur du cristal, hésitant sur le seuil voilé des visions. Depuis que j'ai vu Aran et le Sligo, je ne m'étonne jamais que le paysan irlandais continue à voir des fées

sur son chemin, et que les frontières entre ce que nous appelons le réel et ce qui est pour nous l'invisible, soient floues pour lui. La mer sur ces côtes n'est pas comme la mer telle que je la connais sur n'importe quelle autre côte ; elle a en elle plus de pénombre. Le ciel semble descendre plus doucement, d'un pas plus discret, sur des ailes plus irréelles, et la terre s'avancer avec une démarche plus hésitante et plus graduelle ; et terre, mer et ciel se mêler plus complètement que sur n'importe quelle autre côte. Je n'ai jamais moins senti la fuite du sable dans le sablier ; il ne m'a jamais semblé voir avec une impartialité aussi distante, comme dans la présence de choses brèves et pourtant éternelles, les ennuis et les incidents insignifiants de la vie. Je n'ai jamais été moins convaincu de la réalité du monde visible, de l'importance de tout ce qui nous paraît tellement sérieux. On semble se laver de la poussière des villes, de la poussière des croyances, de la poussière de l'incrédulité.

Il était presque sept heures quand nous revînmes à Kilronan, et après le dîner nous restâmes assis à parler et à regarder la nuit par les petites fenêtres. Mais il me fut impossible de rester dans ce lieu neuf et merveilleux ; persuadant l'un de mes amis de m'accompagner, je me promenai dans Kilronan que je trouvais plus ramassé et plus peuplé que le village que nous avions vu ; débouchant sur le terre-plein derrière les maisons, nous vîmes la fin d'un coucher de soleil vert pâle. De retour à l'hôtel, nous trouvâmes les autres toujours occupés à parler ; mais il me fut impossible de rester dedans, et au bout d'un moment je sortis tout seul jusqu'au bout de la jetée dans l'obscurité, et je restai là à contempler l'eau et les bateaux de pêche amarrés tout près de la terre, où des lumières rouges allaient et venaient, et les ombres d'hommes, et le son guttural de l'irlandais.

Je ne me rappelle pas avoir rêvé cette nuit-là, mais on me dit que j'avais parlé dans mon sommeil, ce que j'étais prêt à croire. Le matin suivant, pas trop tôt, nous partîmes en voiture ouverte (ce véhicule où vous êtes ballotté d'une manière très agréable et que je préfère à tout sauf une gondole) pour les Sept Églises et Dun Aengus, par la seule route en terre battue de l'île. Le temps à notre départ était gris et brumeux, la pluie menaçait, et nous pouvions tout juste apercevoir la base des montagnes du Clare de l'autre côté des eaux grises et décolorées de la baie. Aux Sept Églises nous fûmes rejoints par un paysan qui s'empressa de nous montrer les murs en ruine de Teampull Breacan, avec, gravés en gaélique sur sa plaque, les mots « Priez pour les deux canons » ; la pierre des « VII Romani » ; la pierre tombale de saint Breacan, gravée en lettres gaéliques ; la croix gravée et la pierre tombale qui servait de lit à saint Breacan. D'autres paysans se joignirent à nous, et quelques enfants, qui nous fixaient de leur regard placide et tolérant, où la curiosité rivalisait avec un air indolent de satisfaction. Chez tous ces gens, je notai les mêmes manières discrètes qui m'avaient déjà plu : à un moment donné, alors qu'assis sur une pierre tombale à l'intérieur d'une des églises nous mangions les sandwiches que nous avions emportés pour notre déjeuner, un homme, qui était entré dans le porche, se retira immédiatement en voyant que nous prenions un repas.

Les Sept Églises s'enracinent dans l'herbe haute, et s'étalent en monticules ondulants interrompus ici et là par des ronces ; mais quand nous partîmes pour le fort circulaire de Dun Onaght, qui se trouve de l'autre côté de la route, non loin de la colline, nous nous trouvâmes une fois de plus en terrain rocheux ; c'est par un « boreen » ou chemin creux, entièrement pavé de pierres branlantes et bruyantes, que se fit notre ascension. Au sommet de la colline nous nous trouvâmes devant un bâtiment tel que je n'en avais jamais vu auparavant ; un fort antique de 90 pieds de haut, fait de pierres placées l'une sur

l'autre sans mortier, deux murs assemblés par strates, le mur intérieur moins élevé que le mur extérieur, pour former une espèce de galerie, à laquelle des marches de pierre menaient à intervalles. À peine étions-nous à l'intérieur que la pluie se mit à tomber à verse et c'est sous une pluie battante que nous nous hâtâmes de retrouver la voiture, nous arrêtant à peine pour remarquer un autel druidique proche. En route, la pluie cessa brusquement ; le nuage qui avait embué la mer pâle et calme comme désolée par l'hiver disparut dans le soleil, absorbé dans son éclat ; l'eau, transfigurée par une magie aussi instantanée, se changea immédiatement d'étendue grise et désolée de brume frissonnante en un bleu intense, étincelant et chaud, dont la couleur se fit de plus en plus ardente jusqu'à ce que la baie entière brûle d'un feu bleu. Les nuages avaient été chassés derrière nous, et de l'autre côté de l'eau, sur toute la longueur de l'horizon, les belles montagnes du Connemara se dressaient sur le ciel comme illuminées de l'intérieur, bleues, gris perle et rose-gris. Le long du rivage une traînée légère de nuages dérivait de feu de varech en feu de varech, comme une fumée d'autel ; cette brume mystérieuse s'introduisait en flottant dans les creux des collines, en adoucissant le contour et les couleurs d'un voile d'intensité vague, léger et lumineux.

Il était dans les quatre heures de l'après-midi quand nous parvînmes au village de Kilmurvey, sur le rivage ; quittant la voiture, nous commençâmes l'ascension de la colline qui mène à Dun Aengus. Dépassant deux remparts extérieurs, aujourd'hui très endommagés, et dont l'un semblait s'arrêter soudain au milieu de chevaux de frise¹ en pierres semblables à des piliers qui s'enfonçaient obliquement dans la terre, nous pénétrâmes dans le fort central par une porte à linteau, placée dans le flanc d'un mur de pierre de la même architecture cyclopéenne que Dun Onaght, dix-huit pieds de haut à l'extérieur, avec deux murs intérieurs solidaires, chacun plus bas en hauteur, 12 pieds 9 pouces d'épaisseur. Ce fort a 150 pieds du nord au sud et 140 pieds d'est en ouest, et du côté est le mur circulaire s'arrête soudain à l'extrémité même de la falaise qui tombe 300 pieds plus bas dans la mer. On suppose que le cercle était jadis complet, et que le mur et le sol solide lui-même, qui est ici de roche nue, ont été lentement rongés par les vagues au cours des siècles, depuis des centaines d'années avant notre ère, quand un roi inconnu, régnant sur des races appelées « les serviles », se retrancha sur cette hauteur imprenable. L'Atlantique s'étend à perte de vue vers le soleil levant, venant battre, au sud, sur la roche brune et abrupte des falaises de Moher, qui s'élèvent à près de mille pieds. L'île grise et désolée, qui s'épanouit en pierre stérile, s'étend tout entière de l'autre côté, où le cercle de l'eau s'étend de la Baie de Galway jusque dans l'Atlantique. En contemplant tout ce vide de l'eau, on imagine les galères aux longues rames des rois barbares qui ont vécu là, des centaines d'années avant la naissance du Christ ; et le vide de la forteresse remplie de guerriers chevelus, ramenant avec leurs galères des esclaves capturés, du bétail et les dépouilles des citadelles. Nous savons par les écrits bardiques qu'une civilisation semblable à celle des poèmes homériques a continué à vivre en Irlande presque jusqu'à l'arrivée de saint Patrick ; quelque chose aussi de la sensation d'Homère – les murs de Troie, les héros, et « ce visage qui lança mille navires »¹ me prit, debout sur ces murs invincibles pour lesquels une génération d'hommes avait été comme un vol de papillon et cent années comme une génération d'hommes.

En revenant de Dun Aengus, un membre de notre groupe insista pour marcher ; nous étions rentrés depuis peu à l'hôtel lorsqu'il arriva avec un personnage singulier qu'il

1. Marlowe, *Faust*.

avait rencontré en route, un conteur professionnel qui pendant trois semaines avait enseigné le gaélique à un philologue allemand qui nous avait précédés sur l'île. Il était à demi aveugle et d'aspect sauvage, petit homme velu, tout en gestes, comme mu par des ressorts, qui parlait un anglais approximatif en vociférant. Il déplora que nous ne comprenions pas l'irlandais, mais même en anglais il avait beaucoup de choses à nous dire, dont il nous donnait une bonne part comme des « dire », faisant bien comprendre qu'il était clair qu'il ne garantissait rien comme vrai. De sa famille on prétendait, nous dit-il, qu'elle descendait des « roons » ou phoques, mais certainement c'était là des « dire » ; et une sorcière, neuf mois plus tôt, avait été chassée de l'île par le prêtre ; et il y en avait beaucoup qui disaient qu'ils avaient vu des fées, mais quant à lui il ne les avait jamais vues. À cela il commença à jurer sur le nom de Dieu et des saints, se levant de son siège, que ce qu'il allait nous dire était la vérité ; alors il dit qu'un homme était venu dans maison et avait admiré son jeune fils qui était là dans son lit, et il n'avait pas dit « Dieu vous bénisse ! » (sans quoi admirer est envier et vous place sous le pouvoir des fées), et cette nuit-là et pendant de nombreuses nuits suivantes, il s'était réveillé et avait entendu un bruit de lutte, et une nuit il avait allumé une chandelle mais pour rien, et une autre nuit avait saisi la couverture et avait essayé de la lancer sur la tête de qui pourrait être là, mais il n'avait pris personne ; seulement le matin, allant à la caisse où il gardait le poisson, il avait trouvé du sang dans la caisse ; sur quoi il se dressa à nouveau et à nouveau jura sur le nom de Dieu et des saints que ce qu'il nous disait n'était que la vérité, et vrai il était que l'enfant était mort ; quant à l'homme qui lui avait jeté un sort, « Je pourrais le montrer n'importe quand » dit-il avec violence. Et puis, avec beaucoup d'histoires sur les actions des fées et des prêtres (car il était très religieux) et sur le « Danois » qui était venu sur l'île pour apprendre l'irlandais (« il savait toutes les langues, le Prousi, et le Rousi, et le Span, et le Grig ») il nous dit que Satan, poussé par l'orgueil à s'égalier à Dieu, s'était regardé dans le miroir où seul Dieu a le droit de regarder, et quand Satan regarda dans le miroir, « L'enfer se fit en une minute ».

Le lendemain matin le départ était fixé tôt, et à neuf heures une barque nous mena au hooker qui leva l'ancre avec un vent frais, par mer houleuse, pour Inishmann, c'est-à-dire l'île du Milieu, longue de trois milles et large d'un mille et demi. Nous arrivâmes à une distance abordable du rivage après une demi-heure de navigation rapide ; un curragh vint à notre rencontre, avec aux rames deux îliens ; mais, la mer se montrant très agitée à Gregory Sound, nous les prîmes à bord et, avec leur bateau en remorque, continuâmes jusqu'à Foul Sound de l'autre côté de l'île, où la mer était beaucoup plus calme. Là, nous descendîmes dans le curragh, assis très calmes de peur que le moindre mouvement de l'un de nous fasse chavirer l'embarcation. Le curragh est simplement le coracle des anciens Bretons, fait de lames de bois recouvertes de toile et goudronnées à l'extérieur, courbé à la forme d'un bateau à fond rond avec une proue dressée et pointue, et si léger qu'à terre deux hommes peuvent le porter renversé sur la tête, comme un immense chapeau ou parapluie. Comme le curragh abordait au rivage, quelques-uns des îliens assemblés au bord de la mer entrèrent dans l'eau à notre rencontre, s'emparèrent du bateau et levèrent la proue jusqu'à terre, disant : « Bienvenue à vous, bienvenue à vous ! ». L'un d'eux, un paysan alerte autour de la quarantaine, vint avec nous et nous mena, par le flanc en terrasse de la colline, où il y avait un peu d'herbe près du rivage et à peine autre chose que des pierres plates et des galets, à un petit oratoire en ruine, que remplissait presque un aulne, le seul arbre que je vis sur l'île. Tout autour il y avait

des pierres tombales, à demi effacées par les intempéries mais gravées d'armoiries et de blasons anciens, représentant semble-t-il le soleil, la lune et les étoiles autour d'une croix formée de monogramme chrétien. Parmi les tombes gisaient des poutres énormes projetées au flanc de la colline depuis quelque vaisseau en perdition lors d'une des tempêtes qui s'abattent sur l'île. Poussant un peu plus loin, nous parvînmes à l'ancien fort de pierre de Dun Moher, une enceinte à peine plus large que Dun Onaght, mais plus petite que Dun Aengus ; redescendant de l'autre côté par quelques marches de pierre, nous nous dirigeâmes, longeant un « boreen » très rocheux, vers le village qui se tortillait sur un zigzag brun autour du flanc de la colline.

Dans le village d'autres hommes et enfants se joignirent à nous ; nombre de femmes, portant les mêmes vêtements rouges que nous avons vus sur la grande île et nous regardant passer avec une curiosité peut-être moins timide (car elles étaient presque trop peu habituées à voir des étrangers pour adopter une attitude de curiosité), vinrent sur le pas de leurs portes pour nous voir passer sur fond d'obscurité des nombreux intérieurs où elles avaient été assises sur le sol à tricoter ou à carder de la laine. Nous dépassâmes la chapelle, une bâtisse d'allure très moderne, et nous nous arrêtâmes un moment dans la chaumière où le prêtre dort quand il vient d'Inishmore le samedi soir pour dire très tôt une messe le dimanche matin avant d'aller sur Inisheer dire la messe suivante. Nous vîmes sa petite chambre blanche, vieillotte et propre ; la femme de la maison, qui ne parlait qu'irlandais, nous fit signe de nous asseoir et ne fut qu'à grand-peine dissuadée de mettre le couvert pour nous. Ayant pénétré dans la partie peuplée du village, nous vîmes devant nous, dans une large allée, une très belle jeune fille qui tenait l'extrémité d'un long ruban, décoré d'un rameau vert, qui barrait la route. D'autres jeunes filles et quelques femmes plus âgées l'entouraient, et à notre approche la belle fille au front bas et aux yeux bleu foncé s'écria en riant, dans le peu d'anglais qu'elle connaissait, « Argent, argent ! ». Nous nous acquittâmes du péage comme c'est la coutume et reçûmes sa bénédiction ; et continuâmes notre route, quittant le chemin pour escalader nombre de murs de pierre, jusqu'au grand fort de Dun Conor sur la colline, le plus vaste des antiques forts d'Aran.

Dun Conor a 227 pieds du nord au sud et 115 d'est en ouest, avec des murs en trois sections, de 20 pieds de haut à l'extérieur, et de 18 pieds 7 pouces d'épaisseur. Nous grimpâmes au sommet et fîmes le tour de la muraille, où le vent soufflant de la mer battait si fort que nous pouvions à peine garder notre équilibre. De cette hauteur nous apercevions toute l'île qui s'étendait à nos pieds, grise et découpée en carrés par les murs des champs, le chaume brun du village, la fumée qui montait des cheminées, ici et là un châle ou un jupon rouges, le sable gris près de la mer, et la mer grise tout autour. Alors que nous étions debout sur la muraille, de nombreux paysans vinrent lentement nous rejoindre, montant de tous les côtés, quelques-uns groupés juste à l'intérieur de l'entrée, et deux ou trois jeunes filles s'assirent de l'autre côté de l'arène, tricotant. Sous peu un vieil homme, appuyé à peine sur la canne qu'il tenait à la main, vint vers nous, et commença lentement à monter sur les marches. « C'est mon père, dit l'un des hommes, il est le plus vieil homme de l'île, il est né en 1812. » Le vieil homme monta lentement jusque-là où nous nous tenions ; c'était un vieil homme paisible, avec un visage pâle, rasé de près, une bouche ferme, qui parlait le meilleur anglais que nous avons entendu ici. « Si un gentleman a commis un crime, dit le plus vieil homme de l'île, nous le cachons. Il y a eu un homme qui avait tué son père, et il est venu ici, et nous l'avons caché pendant deux mois, et il est parti sain et sauf en Amérique. »

Le vieil homme descendit du fort avec nous et, avec un autre membre marchant en tête, nous nous attardâmes un moment à parler avec lui près d'un tourniquet de pierre. « Avez-vous jamais vu les fées ? » dit mon ami, et un étrange sourire voleta sur le visage du vieil homme, et avec beaucoup de oh ! et des gestes solennels, il nous dit qu'il ne les avait jamais vues mais qu'il les avait entendu crier dans le fort de la nuit ; et une nuit qu'il était sorti avec son chien, là même où nous étions alors, le chien s'était soudain précipité sur quelque chose ou quelqu'un, et avait tourné et tourné autour de lui, mais il n'avait rien vu, bien que ce fût la pleine lune, si brillante qu'il aurait pu voir un rat ; il avait suivi à travers plusieurs champs et à nouveau le chien s'était précipité sur la chose, et semblait avoir été repoussé et était revenu couvert de sueur, haletant, mais il n'avait rien vu. Et il y avait un homme, il connaissait l'homme et pourrait le montrer, qui était parti dans son bateau (il montra de sa canne un certain endroit sur l'eau) et une fée marine avait saisi son bateau et avait tenté d'y monter ; mais il était revenu très vite sur le rivage, et la chose, qui ressemblait à un homme, était revenue dans la mer. Et il y avait un homme sur l'île qui conversait avec les fées ; on pouvait l'entendre la nuit qui allait sur les routes en jurant et en parlant aux fées. « Avez-vous jamais entendu parler, dit mon ami, des phoques, des "roons" qui se transforment en hommes ? » « Pour sûr, dit le plus vieil homme de l'île en souriant, je suis un "roon", je suis d'une famille dont on dit qu'elle descend des "roons". » « Avez-vous jamais entendu parler, dit mon ami, d'hommes qui reviennent dans la mer et deviennent à nouveau des "roons" ? » « Je ne l'ai jamais entendu dire, dit le plus vieil homme de l'île en réfléchissant, paraissant méditer sur la probabilité de l'événement, non, répéta-t-il après un silence, je n'ai jamais entendu cela. »

Nous revînmes au village par la route que nous avions prise à l'aller, et retrouvâmes la belle fille à qui nous avions versé tribut ; assise au bord de la route elle tricotait et nous regarda passer du coin de l'œil avec un sourire presque imperceptible dans les yeux. Nous errâmes quelque temps, l'amabilité des îliens les amenant à nous pousser à la recherche de diverses ruines dont nous imaginions qu'elles existaient et dont ils n'avaient pas envie de nous dire qu'elles n'existaient pas. Je trouvai les gens de cette île encore plus charmants, parce qu'un peu plus simples, moins touchés par la civilisation, que ceux de la grande île. Ils étaient de nécessité plus solitaires, car si peu de gens viennent à Inishmore, combien ont jamais passé une nuit sur Inishmann ? Inishmore a son hôtel, mais il n'y a pas d'hôtel à Inishmann. Il y a bien un pub, mais il n'y a même pas d'agent de police, tant ces îliens sont sobres et respectueux de la loi. Il est vrai que je réussis, mais à grand-peine et sous couvert de mystère, à me procurer ce que je désirais goûter de longue date, une bouteille de « poteen » ou whisky illicite. Mais la distillation du « poteen » est après tout romantique à sa manière, avec tout le romanesque étrange et sophistiqué de la contrebande. Ce n'est pas le romanesque que j'associais avec cette île paisible entre toutes alors que nous marchions sur le sable le long du rivage en croisant des brûleurs de goémons qui rassemblaient de longues traînées d'algues. Plus que tout ce que j'ai jamais vu, le rivage m'a donné la sensation du mystère et le calme de toutes les îles dont on a jamais rêvé, toutes les îles fortunées qui ont échappé à la mer turbulente ; ce sable gris perle délicat, le gris plus profond des pierres, le gris plus lumineux de l'eau, et un air apaisant de pénombre immortelle et de la paix des rêves.

Je n'avais pas été pressé de quitter Inishmore, mais je répugnais encore davantage à quitter Inishmann ; je pense que c'est avec regret que nous tous prîmes le chemin du curragh, qui nous attendait dans l'eau. Les îliens agitèrent leurs bonnets, et répandirent

beaucoup de bénédictions sur nous alors qu'on nous ramenait au hooker, qui à nouveau leva l'ancre à destination de la troisième île, la plus petite, Inisheer, c'est-à-dire l'île au Sud.

Nous mîmes à la voile en confiance, mais lorsque nous quittâmes l'abri du rivage le hooker commença à tanguer avec violence ; lorsque nous arrivâmes à distance de débarquement d'Inisheer, les vagues se précipitaient sur nous avec une telle énergie qu'il fut impossible de jeter l'ancre, et notre skipper nous conseilla de ne pas chercher à débarquer. Un curragh quitta la terre et se rapprocha de nous en fendant les vagues. Il aurait été possible, sans doute, avec un peu de chance, de se laisser tomber du flanc du hooker qui tanguait dans le fond du curragh qui roulait, sans le faire chavirer ; mais c'était trop risqué. Tom Joyce, qui se tenait aux cordages de la grand-voile, et ceux de nous qui avaient le plus le pied marin, s'entretenaient en criant pour couvrir le bruit du vent. Nous étions désireux de gagner Ballyline, le port le plus proche de Listoonvarna, sur la côte du Clare ; mais Joyce déclara que c'était impossible par une telle mer et un tel vent, et nous conseilla de gagner Ballyvaughan, par-delà Head Point, où nous trouverions un havre sûr. Il était alors autour d'une heure et quart, et nous partîmes pour Ballyvaughan avec un fort vent arrière. Le hooker se comporta fort bien et les vagues passaient rarement par-dessus le flanc au vent lorsqu'il prenait de la gîte, bondissant à travers les sillons crêtés de blanc de l'eau grise. Pendant deux heures et demie, nous longeâmes la côte du Clare, qui apparaissait et disparaissait à ma vue selon que le plabord plongeait ou s'élevait du côté sous le vent. Les îles s'étaient effacées derrière nous longtemps avant que nous ayons pris le virage abrupt de Blackhead, pointe ultime de l'Irlande et que nous ayons enfin pénétré dans le petit port de Ballyvaughan, où nous mîmes pied à terre à nouveau et longeâmes en voiture pendant des heures la côte du Clare pour entrer dans les terres du Galway sous un coucher de soleil de feu, d'or et d'écume blanche, jusqu'à Tillyra Castle, où je sentis une fois de plus le sol ferme sous mes pieds.